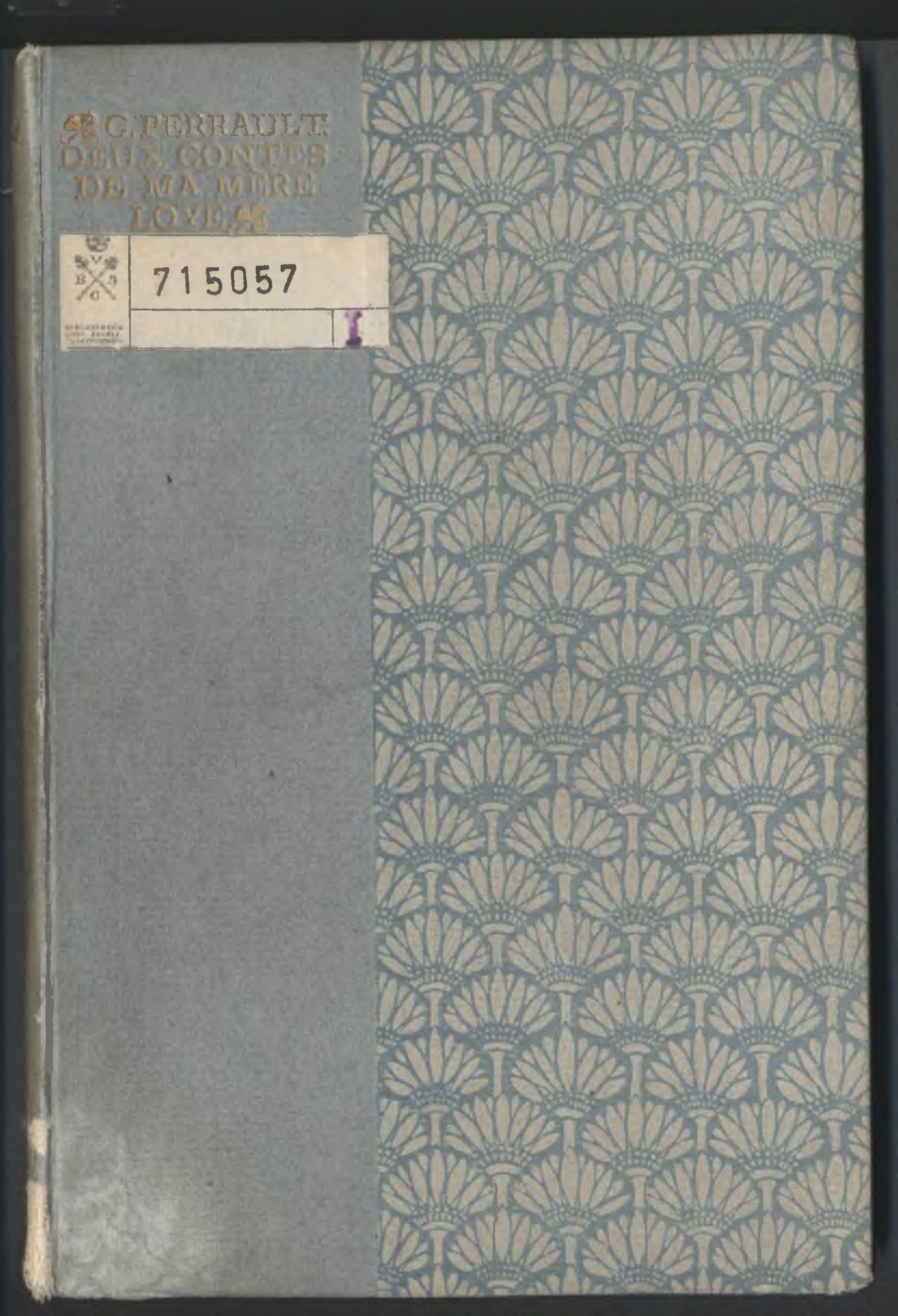
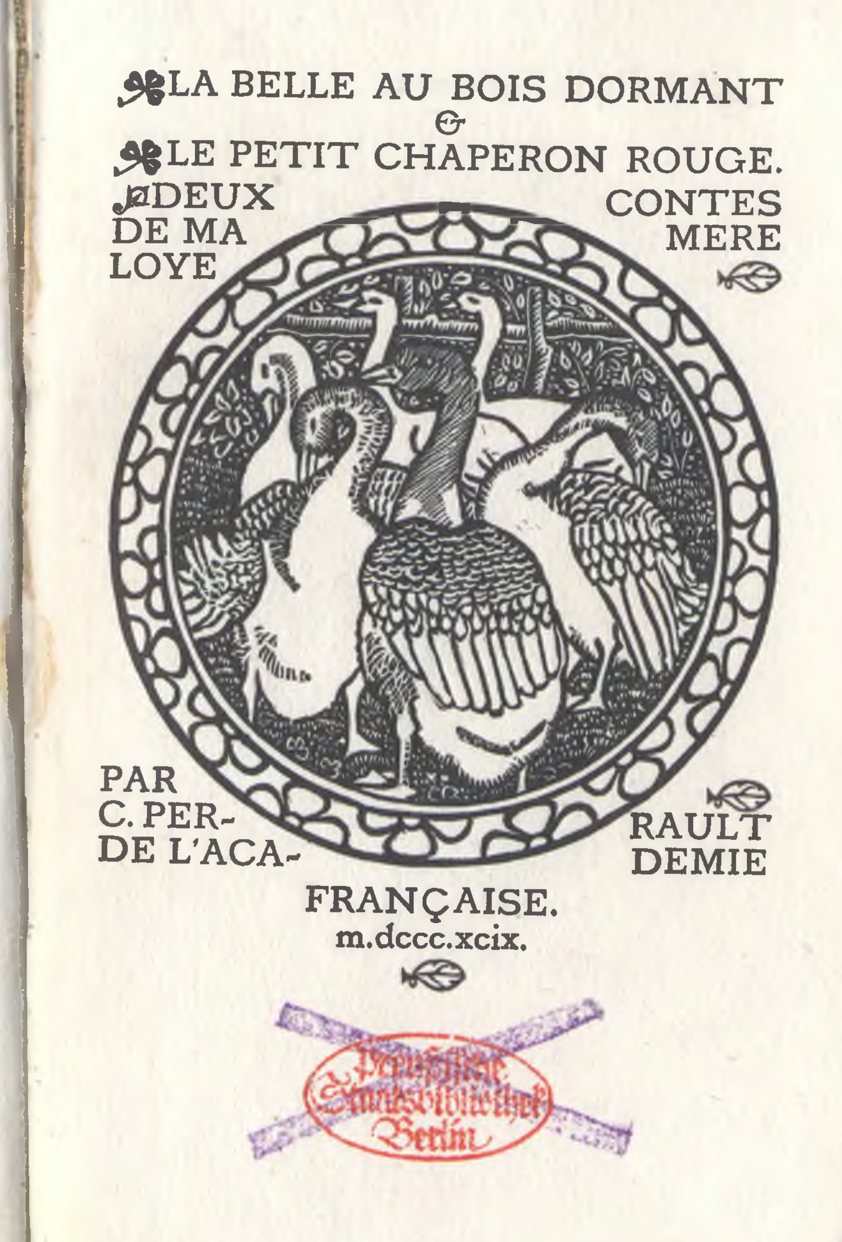


C. PERRAULT
DEUX CONTES
DE MA MERE
LOYE







LA BELLE AU BOIS DORMANT
&
LE PETIT CHAPERON ROUGE.

DEUX CONTES
DE MA MERE
LOYE

PAR
C. PERRAULT
DE L'ACADEMIE
FRANÇAISE.

m.dccc.xcix.

A Emile Verhaeren.





ON FIT UN BEAU BAPTEME ON PRIT POUR MARRAINE TOUTES les FEES DU PAYS

APRES LE BAPTEME, TOUTE LA COMPAGNIE REVINT AU PALAIS DU ROI.

L ETOIT une fois un roi et une reine qui étoient si fâchés de n'avoir point d'enfans, si fâchés qu'on ne sauroit dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisoit. Enfin, pourtant, la reine devint grosse, et accoucha d'une fille. On fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles lui faisant un don, comme c'étoit la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

 Après

APRES les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif où il y avoit une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamans et de rubis. Mais, comme chacun prenoit place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit sortie d'une tour, et qu'on la croyoit morte ou enchantée.

LE roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisoit, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit et, jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite prin-

cesse,

cesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui seroit possible, le mal que la vieille auroit fait.

CEPENDANT les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle seroit la plus belle personne du monde; celle d'après, qu'elle auroit de l'esprit comme un ange; la troisième, qu'elle auroit une grâce admirable à tout ce qu'elle feroit; la quatrième, qu'elle danseroit parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanteroit comme un rossignol; et la sixième, qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se perceroit la main d'un fuseau, et qu'elle en mourroit.

Ce

CE terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles: "Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra point; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait; la princesse se percera la main d'un fuseau; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulemeut dans un profond sommeil, qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller."

LE roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vielle, fit publier aussitôt un édit par lequel il défendoit à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sur peine de vie.

AU bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un

jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans uns petit galetas où une bonne vieille étoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenses que le roi avoit faites de filer au fuseau. "Que faites-vous là, ma bonne femme?" dit la princesse. "Je file, ma belle enfant," lui répondit la vieille, qui ne la connaissoit pas. "Ah! que cela est joli!" reprit la princesse; "comment faites-vous? donnez-moi que je voie si j'en ferois bien autant." Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, que, comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouïe.

LA bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours: on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie; mais rien ne la faisoit revenir.

ALORS le roi, qui étoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât, puisque les fées l'avoient dit, fit mettre la princesse dans un bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit d'un ange, tant elle étoit belle; car son évanouissement n'avoit point ôté les couleurs vives de son teint: ses joues étoient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avoit seulement les yeux fermés, mais on l'entendoit respirer doucement: ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit pas morte.

LE roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avoit sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse; mais elle en fut avertie, en un instant, par un petit

nain qui avoit des bottes de sept lieues (c'étoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi alla lui présenter la main, à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait; mais, comme elle étoit grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendroit à se réveiller, elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux château: voici ce qu'elle fit.

ELLE toucha de sa baguette tout ce qui étoit dans ce château (hors le roi et la reine): gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étoient dans les écuries, avec les palefreniers les gros mâtins de la basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse,

qui étoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eût touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui étoient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment: les fées n'étoient pas longues à leur besogne.

ALORS le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires; car il crut dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y auroit pu passer; en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du château, encore n'étoit-ce

que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormiroit, n'eût rien à craindre des curieux.

AU bout de cent ans, le fils du roi qui régnoit alors, et qui étoit d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'étoit que des tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avoit ouï parler: les uns disoient que c'étoit un vieux château où il revenoit des esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un ogre y demeuroit, et que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

LE prince ne savoit qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole & lui dit: "Mon prince, il y a plus de cinquante ans, que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avoit dans ce château une princesse, la plus belle du monde; qu'elle y devoit dormir cent ans, et qu'elle seroit réveillée par le fils d'un roi, à qui elle étoit réservée."

LE jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettroit fin à une si belle aventure, et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avoit pu suivre, parce que les arbres s'étoient rapprochés dès qu'il avoit été passé. Il ne

laissa pas de continuer son chemin: un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte. C'étoit un silence affreux: l'image de la mort s'y présentoit partout, et ce n'étoient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étoient qu'endormis; et leurs tasses, où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient assez qu'ils s'étoient endormis en buvant.

IL passe une grande cour pavée de marbre; il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étoient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il

voit sur un lit, dont les rideaux étoient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu: une princesse qui paraissoit avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

ALORS, comme la fin de l'enchantement étoit venue, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne sembloit le permettre: "Est ce vous, mon prince?" lui dit-elle; "vous vous êtes bien fait attendre." Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne savoit comment lui témoigner sa joie et sa reconnoissance; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage: peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il étoit plus embarrassé qu'elle, et

et l'on ne doit pas s'en étonner: elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avoit procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, et ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

CEPENDANT tout le palais s'étoit réveillé avec la princesse: chacun songeoit à faire sa charge; et, comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande étoit servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle étoit toute habillée, et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle étoit habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avoit un collet monté; elle n'en étoit pas moins belle.

Ils

ILS passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et, après soupé, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu: la princesse n'en avoit pas grand besoin, et le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son père devoit être en peine de lui.

LE prince lui dit qu'en chassant il s'étoit perdu dans la forêt, et qu'il avoit couché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avoit fait manger du pain noir et du fromage. Le roi, son père, qui étoit bonhomme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse, et qu'il avoit toujours une raison en main pour s'excuser quand

il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée "l'Aurore," et le second, un fils, qu'on nomma "le Jour," parce qu'il paroissoit encore plus beau que sa sœur.

LA reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret: il la craignoit, quoiqu'il l'aimât, car elle étoit de race ogresse, et le roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens. On disoit même tout bas à la cour qu'elle avoit les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux: ainsi le prince ne lui voulut jamais rien dire.

MAIS quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il dé-

clara publiquement son mariage, et alla en grande cérémonie quérir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans.

QUELQUE temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfans: il devoit être à la guerre tout l'été; et, dès qu'il fut parti, la reine mère envoya sa bru et ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître d'hôtel: "Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! madame, dit le maître d'hôtel.... Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la sauce Robert."

CE pauvre homme, voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore: elle avoit pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer: le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avoit rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, et l'avoit donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse-cour.

HUIT jours après, la méchante reine dit à son maître d'hôtel: "Je veux manger à mon soupé le petit Jour," Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros singe: il n'avoit

pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

CELA étoit fort bien allé jusque-là: mais, un soir, cette méchante reine dit au maître d'hôtel: "Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfans." Ce fut alors que le pauvre maître d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi: sa peau étoit un peu dure, quoique belle et blanche; et le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il

lui dit, avec beaucoup de respect, l'ordre qu'il avoit reçu de la reine mère. "Faites votre devoir," lui dit-elle en lui tendant le col; "exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans, que j'ai tant aimés!" car elle les croyoit morts, depuis qu'on les avoit enlevés sans lui rien dire. "Non, non, madame," lui répondit le pauvre maître d'hôtel, tout attendri, "vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfans; mais ce sera chez moi, où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place." Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfans et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son soupé, avec le même appétit que si c'eût été la reine: elle étoit bien contente de sa cruauté, et elle se préparoit à dire au roi, à son retour, que les loups enragés avoient mangé la reine sa femme et ses deux enfans.

UN soir qu'elle rôdoit, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour, qui pleuroit, parce que la reine sa mère le vouloit faire fouetter, à cause qu'il avoit été méchant; et elle entendit aussi la petite Aurore, qui demandoit pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfans, et, furieuse d'avoir été trompée, elle commanda, dès le lendemain matin, avec une voix épouvantable qui faisoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpens, pour y faire jeter la reine et ses enfans, le maître d'hôtel, sa femme et sa servante: elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.



ILS étoient là, et les bourreaux se préparoient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on

n'attendoit pas sitôt, entra dans la cour, à cheval, il étoit venu en poste, et demanda, tout étonné, ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n'osoit l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyoit, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché: elle étoit sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfans.

MORALITÉ.

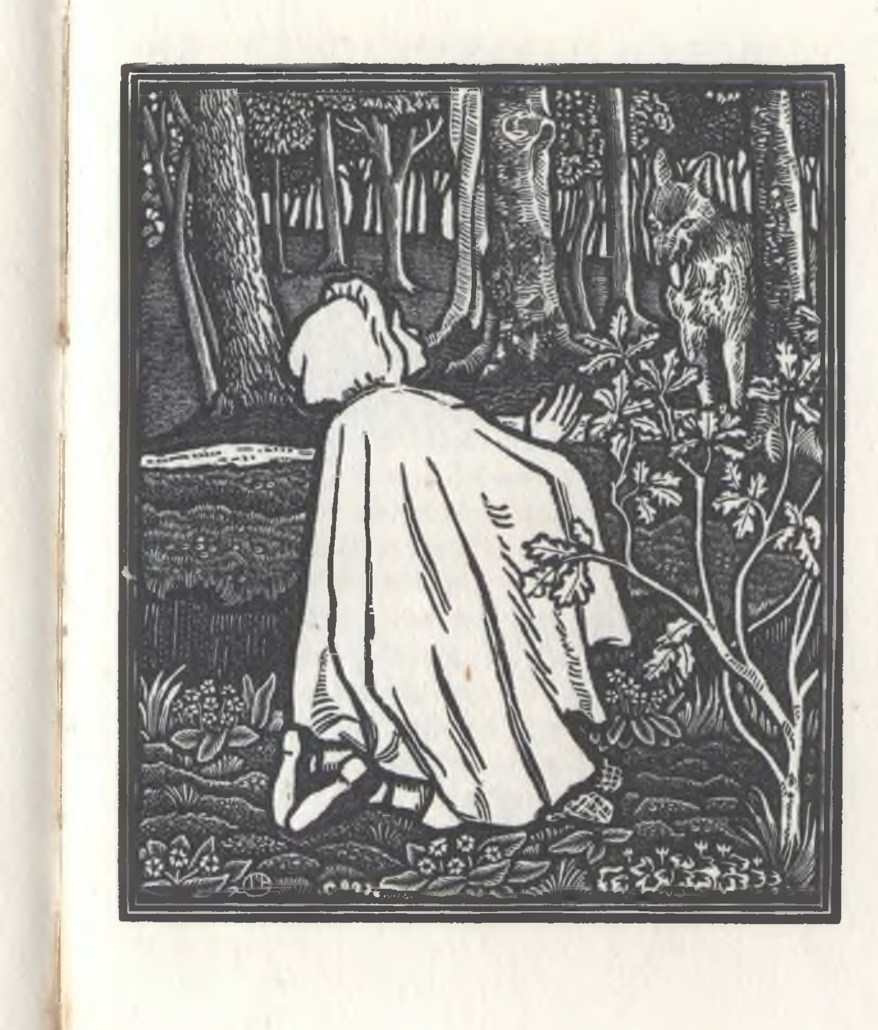
Attendre quelque temps pour avoir un époux
Riche, bien fait, galant et doux,
La chose est assez naturelle;
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle
Qui dormît si tranquillement.

La Belle au Bois Dormant

La fable semble encor vouloir nous faire entendre
Que souvent de l'hymen les agréables nœuds,
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre.
Mais le sexe avec tant d'ardeur
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le cœur,
De lui prêcher cette morale.

Fin de la Belle au Bois Dormant.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.



LE PETIT CHAPERON ROUGE.



L ETOIT une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir: sa mère en étoit folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyoit si bien, que partout on l'appeloit le petit Chaperon rouge.

UN jour, sa mère ayant cuit et fait des galettes, lui dit: "Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle étoit malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre." Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeuroit dans un autre village. En

passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit. La pauvre enfant, qui ne savoit pas qu'il étoit dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit: "Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette, avec un petit pot de beurre, que ma mère lui envoie." "Demeure-t-elle bien loin?" lui dit le Loup. "Oh! oui," dit le petit Chaperon rouge; "c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village." "Eh bien!" dit le Loup, "je veux l'aller voir aussi: je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là; et nous verrons à qui plus tôt y sera."

LE Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui étoit le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir

après

après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit.

LE Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurte: toc, toc. "Qui est là?" "C'est votre fille, le petit Chaperon rouge," dit le Loup en contrefaisant sa voix, "qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie." La bonne mère-grand, qui étoit dans son lit, à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, lui cria: "Tire la chevillette, la bobinette, cherra." Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien, car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte: toc, toc." Qui est là" Le petit Chaperon rouge, qui entendit

dit

dit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mère-grand étoit enrhumée, répondit: "C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie." Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix: "Tire la chevillette, la bobinette cherra." Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

LE Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture: "Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi." Le petit Chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand étoit faite en son déshabillé. Elle lui dit: "Ma-mère-grand, que vous avez de grands bras!" "C'est pour mieux t'embrasser, ma fille!" "Ma mère-grand, que vous avez de grandes jam-

bes!" "C'est pour mieux courir, mon enfant!" "Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles!" "C'est pour mieux écouter, mon enfant!" "Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux!" "C'est pour mieux te voir, mon enfant!" "Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents!" "C'est pour te manger!" Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ.

On voit ici que de jeunes enfans,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites et gentilles,
Font très-mal d'écouter toutes sortes de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte:

Le Petit Chaperon Rouge.

Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui, privés, complaisans et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.
Mais, hélas! qui ne sait que ces loups doucereux
De tous les loups sont les plus dangereux!



Fin du Petit Chaperon Rouge.

Le frontispice, les bordures, les illustrations, et les lettres ornées ont été dessinés par Lucien Pissarro et gravés sur bois par Esther & Lucien Pissarro et le livre fut achevé d'imprimer sur leurs presses à Londres le 16 Juillet 1899.

En vente chez Hacon & Ricketts, 52, Warwick Street, Regent Street, London. &
Chez Floury No. 1 Boulevard des Capucines, Paris.

Il a été tiré de cet ouvrage 224 exemplaires, dont 200 pour la vente.





